

# Les rats de l'art

## ou comment nous avons pris 2000 € au Commissariat à l'énergie atomique

Une bonne nouvelle pour une fois. Pièces et main d'œuvre a soutiré 2000 € au centre Minatec et au Commissariat à l'énergie atomique, à l'insu d'iceux, et en toute légalité. Cet argent est une prise de guerre que nous emploierons au mieux à la contestation du Nanomonde et de la société de contrainte issus de Clinatéc, la clinique expérimentale du CEA-Minatec, et des laboratoires, grenoblois ou non, oeuvrant à l'incarcération de l'homme-machine dans le monde-machine. Tel le projet de « cyber-planète intelligente » d'IBM<sup>1</sup>.

Et maintenant la question qui vous crève les lèvres : Comment vous y êtes-vous pris ? À vrai dire, et quoique cela nous chagrine, nous y sommes pour fort peu. Mais le mieux est de reprendre notre fric-frac au début. Si vous êtes Grenoblois, il n'a pu vous échapper qu'un certain nombre d'institutions, financées par vos impôts, se vouaient à l'amélioration dans le public, de l'image des nécrotechnologies. Ainsi le Centre de culture scientifique, technique et industriel (CCSTI), équivalent local de la Cité des sciences et de l'industrie de la Villette, à Paris. D'innombrables et semblables officines existent d'ailleurs dans le moindre bourg désormais, à la fois pour célébrer et exprimer la domination des technosciences, et pour la défense et l'illustration de cette domination auprès des réfractaires persistants ou novices. La tyrannie veut non seulement le prestige, mais l'accord, la ferveur de ses sujets.

Autre initiative locale, le couplage en 2002 du CEA Grenoble, « *l'un des dix plus importants centres mondiaux de recherche en micro et nanosciences et technologies* » et de l'Hexagone de Meylan, « Scène nationale » et centre culturel situé dans la banlieue cossue et riche en ingénieurs, cadres, techniciens, de Grenoble. L'Hexagone et le CEA-Minatec créent ensemble « *Les Rencontres-I, festival des imaginaires* », événement publicitaire ayant pour but l'hybridation des artistes, des scientifiques et des entreprises. C'est-à-dire d'emballer et d'embellir les activités scientifico-industrielles d'un voile d'onirisme esthétisant : de la boue dans un bas de soie. « *Quatre festivals et de nombreuses collaborations plus tard* », les deux partenaires essaient avec la création en 2007 de « *l'Atelier Arts-Sciences, lieu commun de recherche et d'expérimentation pour artistes et scientifiques* ». Combine madrée qui permet à Jean Therme, le directeur du CEA-Grenoble, et à Antoine Conjard, son sous-ordre de l'Hexagone, servis d'une suite de parasites à prétention culturalo-scientifique, de ratisser en vue de « résidences » et de financements, des ramassis de pimbêches chorégraphes, de cuistres scénographes, d'« artistes électroniques », de phraseurs et « performers » sociologues, bref toute l'épaisse et foisonnante raclure des « artistes » et chercheurs, aptes à dissimuler la vacuité de leurs « propositions » derrière un nuage de verbosité en yaourt artistico-contemporain. C'est se faire, à bon marché, une nuée de prôneurs dans une ville où la pose artistico-culturelle jouit d'une sorte d'immunité, et s'en servir pour étendre cette immunité aux nécrotechnologies elles-mêmes. Les individus et les groupes piégés, embrigadés, n'osent plus se désavouer et, bon gré mal gré, doivent défendre la mauvaise cause qu'ils ont sottement embrassée.

Rien de subtil dans ces « rencontres » qui fonctionnent sur les principes de base de la propagande (Pavlov, Freud, Goebbels). Associations d'idées et répétitions, parabole et leçon de la parabole. Exemple : on sait que l'abeille représente avec la chèvre l'animal emblématique du « baba cool », de cet « écolo obscurantiste », généralement retourné s'éclairer à la chandelle dans une grotte d'Ardèche, selon les membres de « Sauvons la recherche » et les ingénieurs chimistes. D'autant que l'industrie de ces ingénieurs chimistes met précisément en péril les abeilles et les ruchers<sup>2</sup>. Et voilà comment, « *en 2009, les abeilles ont fourni la thématique des rencontres-I. Pendant six mois les onze ruches d'Olivier Darné, plasticien et éleveur d'abeilles urbaines ont suscité plus de 120 rendez-vous, rencontres, ateliers, conférences et débats initiés avec nos partenaires... Ce fut l'Acte I. Essaimer* »

<sup>1</sup> Cf *IBM et la société de contrainte*, Pièces et main d'œuvre, 2010, sur [www.piecesetmaindoeuvre.com](http://www.piecesetmaindoeuvre.com)

<sup>2</sup> Cf *La Robe de Médée. Considérations sur la décimation des abeilles*, Guy Bernelas, 2006

Culture du chiffre, du résultat, de la quantité. L'important est de brasser le plus de bruit possible, surtout pas de tirer les conséquences d'une juste conclusion.

On vous passe « *l'Acte II : Partager* » et l'homélie melliflue sur « *le partage* » par un certain Ménissier, maître de conférence en philosophie politique à Grenoble 2.

Avez-vous compris ? Il n'y a pas de contradiction entre l'élevage des abeilles au CEA et les malversations du CEA. Chacun y met du sien dans une ambiance positive d'échanges et d'hybridations entre les artistes apiculteurs et les « essayeurs » scientifiques. Avec toutes sortes de petites cérémonies mielleuses, rabâchées à longueur d'année par les machines à traitement de texte du *Daubé*.

« *Partage de butin de la banque du miel ou comment découvrir grâce aux abeilles, le goût de l'épargne* », « *Les abeilles, un modèle d'économie et d'écologie politique, créer et produire ensemble, organisation sociale et innovation, en compagnie de Hugues Métras, directeur adjoint du CEA-Léti et Christian Dupré, directeur de la prospecteur (sic) Grenoble Alpes Métropole.* »

Oui, apprenons des abeilles, ces insectes sociaux, comment nous transformer en cyber-société machinale.

- Et les 2000 € ? – On y vient !... On y vient !

On a bien noté le principe de l'office de propagande du CEA, associer son image à des activités et domaines sans rapport, voire opposés aux nérotechnologies, afin de banaliser, voire de lustre celles-ci. L'art et la culture par exemple. Ou la nature et l'écologie. Ainsi le 27 janvier 2011, les lecteurs du *Daubé* apprennent-ils, stupéfaits, que l'exploitant cynicole, Nicolas Vannier, s'est associé avec le CEA et Jean Therme pour fonder un « *camp écologiste* » (une yourte et un tipi), à Vassieux dans le Vercors. L'un apporte sa notoriété, « *sa marque Nicolas Vannier* » au profit d'une cause qui lui tient à cœur : « *Le potentiel touristique et économique du Vercors, une région qui le mérite !* » Quant au CEA et à Jean Therme, ils apportent « *les dernières avancées technologiques en matière d'économie d'énergie* », notamment ce que *Le Daubé* nomme sans plus d'explication des « *bouteilles de soleil* ». Effectivement, on se demande si le Vercors mérite bien ça. Il se pourrait que oui, de façon perverse. Les vallons de Vassieux faisant partie des zones les plus arrosées par les retombées de Tchernobyl, d'où champignons, baies et sangliers suspects. De quoi donner au « *projet écologique* » de Therme et Vannier une certaine pertinence. Et dans le même esprit, pourquoi ne pas jumeler le Vercors et ses habitants avec le million et demi de survivants des zones irradiées<sup>3</sup> ?

Et les 2000 € ? – Oui !...Oui !... On y vient !... Mais vous ne pensez donc qu'à l'argent ! Et peut-être n'avez-vous pas tort. À quoi pensent les fournisseurs d'art ou d'écologie quand ils se vendent, eux et leurs « projets », au Commissariat à l'énergie atomique ? Mais à qui voudriez-vous qu'ils se vendent sinon à ceux qui ont l'argent et l'utilité de les acheter ? Il se trouve qu'à Grenoble, le Commissariat à l'énergie atomique donne dans l'art comme dans l'écologie, au point d'avoir institué en 2009 – après « l'Atelier arts-sciences » et « les Rencontres I », un prix judicieusement intitulé « Prix International A.R.T.S » pour « Art, Recherche, Technologie, Sciences ». On vous avait prévenus, hein, rien de subtil, cela passerait au-dessus du public ciblé. Mettez-vous-bien-ça-dans-la-tête, c'est de la propagande. Qui paye les violons, commande la musique.

Qui paye ? Jean Therme en sa qualité de directeur du Commissariat à l'énergie atomique et technarque du Sillon alpin<sup>4</sup>. Il co-préside le jury du prix avec Antoine Conjard, son contremaître de l'Hexagone. Therme apporte la monnaie, Conjard la bouillie culturelle. Naturellement, ils sont assistés d'un impayable « Conseil Scientifique et Artistique » mêlant artistement et scientifiquement une quinzaine de ronds-de-cuir de l'appareil culturel local, artistes fonctionnaires, bureaucrates culturels, ingénieurs à supplément d'âme, etc. Un régal pour Balzac, Courteline ou Tchekov, hélas, le temps et la place nous manquent pour décrire ces nouvelles scènes de la Comédie humaine avec leurs pantins de la force d'un Chicoineau, « *directeur du CCSTI, Centre de culture scientifique, technique et industrielle* » (en fait, juste un communicant), d'un Thibergien, détenteur du fromage de musique contemporaine « *Les 38<sup>e</sup> Rugissants* », de Philippe Mallein, *sociologue, conseiller scientifique en sciences humaines et sociales auprès du CEA*, c'est-à-dire proxénète de la camelote high-tech dudit CEA, de Patrice Senn, honorable *expert Telecom et micro électronique*, et estimé *conseiller scientifique à Minattec Ideas Laboratory*®, de Michel Ida, *directeur de Minattec Ideas laboratory*®, *usages innovations*

<sup>3</sup> Cf *Le Monde*, 29 janvier 2011

<sup>4</sup> Cf *Le Serpent alpin, ou le saccage du territoire allobroge*, Pierre Mazet, sur [www.piecesetmaindoeuvre.com](http://www.piecesetmaindoeuvre.com)

*société CEA open innovation Center Director* – pour nos lecteurs américanophones - aussi jars et réjouit qu'un Conjard, ce qui prouve que ces deux-là font bien la paire et devaient se trouver comme larrons en foire. Sans oublier un certain Philippe Quinton parmi les membres du jury, non qu'il soit plus grotesque que les autres, mais parce que sa qualité de *directeur de l'Institut de la Communication et des Médias* résume toute la visée de ce « *Prix international A.R.T.S* ».

Lequel « *récompense un projet qui associe les domaines artistique, technologique et scientifique en investissant par exemple les thématiques suivantes : arts, micro, nano et bio-technologies – arts, énergies, matériaux et lumières – arts, logiciels et robotique – arts, sciences et représentations du monde.*

*Les projets de recherche permettront l'adaptation de nouveaux outils technologiques et/ou scientifiques et poursuivront les objectifs de l'Atelier Arts-Science. (...)*

*Le projet lauréat du prix A.R.T.S bénéficie d'une aide à la réalisation du projet d'une valeur de 30 000 €. Une partie de cette aide (15 000 €) sera versée en numéraire ».*

Le deuxième « *prix spécial du jury* » vaut 5000 € en numéraire. Le « *prix étudiant* », 3000 € en numéraire, récompense une paire composée d'un étudiant en arts et d'un autre en sciences. C'est qu'il s'agit de combattre le désintérêt de la jeunesse pour les carrières scientifiques.

Le montant des prix atteint donc 38 000 €, à quoi faut-il ajouter le temps et le salaire des larbins chargés de l'organisation et de la promotion de l'événement, les publications de brochures cossues (d'où frais de conception, exécution, impression, envois en masse), la mise à disposition des locaux de l'Hexagone et de bien d'autres lieux, les frais de bouche, petits-fours, buffets, etc. Eh oui, la corruption a un prix qui n'est pas donné. Quoiqu'ils ne valent pas cher, les vendus ne coûtent pas rien. Et c'est là qu'on voit affluer les *crevards*, pas tant les rats et piranhas de cocktail – on n'est pas à Paris -, mais ce marigot de ratés grenouillant aux confins de la « communication », du « journalisme », du « spectacle », de « l'art et de la culture », aux crochets des collectivités et institutions locales d'une ville de province : graphistes, acteurs, musiciens, rédacteurs, etc, démolés en série de l'Ecole des beaux-arts et de l'Institut de la communication, dont la fonction est le *design*, enjolivage et lissage des sordides activités de leurs commanditaires. Pseudo-artistes, *anti-artistes* et écrivastes, excréateurs, tout farauds d'avoir depuis longtemps déserté la fierté du romantisme et de la bohème crève-la-faim. Ça, ils ne sont pas des artistes maudits. Prêts à toutes les lâchetés pour conserver leur subvention, leur pige, leur « lieu ». Toujours aux aguets d'un « *plan* ». Toujours diserts à « *questionner* » les abstractions les plus intemporelles, les plus alambiquées, pourvu qu'on ne parle pas de Grenoble en 2011, autrement qu'en termes convenus, mièvres et niaisés. Le théâtral grenoblois, c'est tout de même un fantoche qui peut traverser toutes les années Carignon en montant Shakespeare, ou en vaticinant sur le « tragique » et le « totalitarisme », sans jamais avoir l'estomac de monter le *Topaze* de Pagnol, la satire de la corruption municipale.

Songez au déluge de contributions critiques que nous, Pièces et main d'œuvre, pourrions susciter si, outre l'immunité vis-à-vis des employeurs potentiels et de l'opinion dominante, nous pouvions payer les recherches, les analyses, récompenser les témoignages, rétribuer les textes, rémunérer les convictions ! Le fait est que ceux mêmes qui se disent en confidence « *d'accord avec nous* », n'apportent jamais à l'expression de cet accord la même diligence, le même soin ni la même ardeur - sans parler du courage public-, qu'à ces travaux de mercenaires, de « survie » comme ils disent, qu'ils affectent tant de mépriser par ailleurs. Les collaborateurs de Pièces et main d'œuvre ne se paient que de fierté, une devise inaccessible aux *crevards* du technocrate, et c'est ce qui leur vaut tant d'envie de la part de ces derniers.

C'est vous dire si nous avons bondi de joie à l'aubaine de ces 2000 €.

La faute à Graner aussi. – François Graner ? Physicien au CNRS, expert en bulles de savon, lauréat avec les marionnettistes de la Compagnie des Rémouleurs du prix A.R.T.S 2009. – Vous savez ? les 30 000 € ? Le problème c'est que François Graner souffre de « dissonance cognitive ». C'est l'expression scientifique et contemporaine de ce qu'on nommait jadis « troubles de conscience » et encore avant « états d'âme ». L'âme et la conscience ont disparu avec la religion et la politique, reste la science « *qui est neutre. Tout dépend de l'usage qu'on en fait.* » François Graner s'en explique dans le texte, « *A quoi sert le prix Arts & Sciences de*

*Minatec* »<sup>5</sup>. Il raconte son expérience, expose ses raisons, ses reproches envers Minatec – qui ne sont pas forcément les nôtres ; et de façon hilarante, quoique banale, les diverses manipulations pour accréditer une véritable participation des chercheurs du CEA-Léti au spectacle des Rémouleurs, et les mettre en avant dans la propagande du prix A.R.T.S. Tout compte fait, François Graner a décidé de nous donner le reliquat de ce prix afin de nous aider « à diffuser une réflexion sur le sujet ». C'est ce qu'on fait ici.

D'aucuns pourraient le trouver naïf, procrastineur, pusillanime. En 2011 ! ... À son âge, tout de même !... Nous certifions qu'il est le seul chercheur à nous avoir jamais fourni de la phynance, que le CEA-Minatec destinait à sa propre promotion, et à avoir rendu son geste public, irréparable, s'exposant ainsi à l'hostilité bovine de ses collègues. On pourrait en comparaison évoquer Valérie Legembre, « *photographe-plasticienne en résidence artistique de novembre 2009 à décembre 2010 au Commissariat à l'énergie atomique* ». On ne l'a pas cherchée non plus, cette Valérie Legembre. C'est elle qui s'est imposée dans notre bistrot et dans notre supérette, en personne, et avec un dépliant de présentation en style « *Power Point* », puis par le biais d'un article du *Daubé* (24/12/2010). Vous dire si l'on a été impressionné. Oh, la fille qui remplit son panier au Casino et mange son plat du jour dans le coin à gauche avec un noble barbichu à tempes argentées est dans le journal. Le barbichu ressemble au « Grenoblois typique » qui s'étale ces jours-ci sur les panneaux Decaux pour vanter le nouveau site web de la mairie. Abominable museau de chercheur social-technocrate avec dents pointues et collier de poils blancs, fondateur de start-up et habitué du « *Forum Libé* ». Maintenant qu'on y pense, ce doit être lui, le « *docteur en histoire de l'art* » qui lui rédige ces fumisteries prétentieuses pour son catalogue. Pour des questions de standing et de pure nécessité, un artiste contemporain digne de ce nom ne se produit jamais sans son interprète analyste. Et moins il a à dire, plus son insignifiance se camoufle de commentaires alambiqués. L'embrouillamini et les afféteries « critiques » étant censées décrire et dupliquer la pseudo-complexité de l'œuvre. C'est une association de promotion mutuelle. Une symbiose voisine de celle entre l'abeille et la fleur qui nous vaut tant de bon miel en liquide et de pollinisations croisées. Tout critique d'art doit avoir son ou ses artistes, son thème, son école, comme les ethnologues ont leur « terrain », comme l'artiste doit avoir son ou ses critiques particuliers, privilégiés, qui « le suivent », tel l'oiseau pique-bœuf, afin de traduire ses bredouillis, de meubler son vide. Mais on ne va pas défoncer la porte béante depuis un demi-siècle de l'escroquerie de l'art contemporain. Pure spéculation d'inanités marchandes siglées « artistiques » par un jeu d'écritures circulaire. Je fais de l'art puisque je le dis et que mon expert-critique valide mes dires, et donc mes excréments artistiques valent bien le prix que les spéculateurs sont prêts à en payer, avant de les revendre avec la plus-value due à leur passage par telle galerie, musée, exposition, institution, etc. Du pur mimétisme magique et marchand.

L'art de Valérie Legembre, franchement, n'a pas plus d'intérêt que les « murs de savon » de François Graner, c'est-à-dire aucun. Graner a des circonstances atténuantes. Outre qu'il nous a baillé des fonds, il ne se dit pas artiste pour quelques « manipes » et travaux pratiques à l'intention des enfants des écoles. C'est plutôt un bon bougre fasciné par l'art et ses prestiges, heureux d'y contribuer par son savoir-faire pratique. En clair, le spécialiste des effets spéciaux.

Le CV de « l'artiste » Valérie Legembre n'indique pas sa formation mais exhibe une telle similitude avec les mœurs des ingénieurs du CEA qu'on soupçonne une école, des diplômes communs. À tout le moins, elle participe de leur mentalité et n'a pu que se trouver chez elle lors de sa « résidence » au CEA.

« Depuis 25 ans, Valérie Legembre a créé différents procédés en matière photographique.

1986 : Découverte du procédé peaux-de-photos qui sépare la matière gélatineuse (contenant l'image) de son support papier.

1999 : Objets photographiques à 3D.

2006 : *Photos-peaux, photographies de peaux-de-photos permettant la reproductibilité et le changement d'échelle.*

2007 : Dépôt du brevet d'invention peaux-de-photos et de marques déposées.

2008 : *Photograttage technique enlevant la matière gélatineuse, proche de la gravure.*

2010 : *Photomique, photo trafiquée par un traitement chimique.* »<sup>6</sup>

---

<sup>5</sup> A lire sur [http://www.piecesetmaindoeuvre.com/spip.php?page=resume&id\\_article=300](http://www.piecesetmaindoeuvre.com/spip.php?page=resume&id_article=300)

<sup>6</sup> *Le Daubé*. 24/12/2010

D'ailleurs allez-y voir vous-même : [www.resi-exeo.fr](http://www.resi-exeo.fr), [www.atelier-arts-sciences.eu](http://www.atelier-arts-sciences.eu), [www.legembre.com](http://www.legembre.com)

Pour plus de clarté, « *les peaux-de-photo®* sont le résultat de différentes procédures techniques appliquées à des tirages positifs sur papier, permettant d'arracher l'émulsion à son support. La libération de cette mince couche qui a été préalablement impressionnée permet de découvrir l'intensité et l'éclat des couleurs. Et d'en conclure, paradoxalement, que le support papier les occultait. »

Si l'on en juge par les échantillons du dépliant de Valérie Legembre, cette « libération des couleurs » n'effacera ni les Fauves ni Matisse, ni même le psychédéisme pop des années 60. Les quatre images publiées semblent des visions déformées, pâteuses, d'un ivrogne en plein vomissement, l'estomac retourné d'un soulèvement spasmodique. Quant au « boîtier lumineux », il s'agit d'un gadget. « Une innovation à la fois technologique et artistique, fondée sur la mise en forme originale de la couche supérieure de gélatine d'une photographie, couche obtenue par procédé breveté en 2006 (*peaux-de-photos®*) et découvert dès 1986. »

On voit la percée artistique qui renvoie loin dans l'enfance de l'art les figures mineures de Max Ernst, Man Ray, Méliès ou de Vinci. Professionnelle avisée, Valérie Legembre ne manque pas de déposer le brevet du moindre trucuscule qui lui tombe des doigts. On ne sait jamais. N'importe qui pourrait retrouver ses pauvres tours, cela pourrait rapporter. On reconnaît la nécessité de l'art comme question de vie ou de mort - comme on respire - pour ne pas étouffer, et cette générosité caractéristique du personnel des centres de recherche : breveter ou périr. La plus belle « œuvre » de Valérie Legembre (ou Stéphanie ? ou Nathalie ? on les confond toutes, ces employées du Centre), c'est sa carrière méticuleusement détaillée année par année, et le plus beau de cette carrière s'effectue visiblement au service de l'industrie des composants électroniques et connexes.

2003 « *la planète des puces et des hommes* », ST Microelectronics Crolles et Grenoble

2006 *Artpuce. Résidence de 6 mois passée au sein de l'entreprise ST Microelectronics de Grenoble*

2007 « *ARTPUCE extrait* » Rencontres I. Meylan

2007 « *ARTPUCE* » Espace Paul Jargot. Crolles

2008 « *ARTPUCE* » CEA-Grenoble

Etc.

Pardon si vous sentez une certaine redondance, voire une tendance à la reproduction industrielle. Monnet multipliait les cathédrales de Chartres, Cézanne les Sainte-Victoire ; eh bien, Valérie Legembre ne peut s'empêcher de célébrer « *L'Artpuce* » entre le CEA de Grenoble et son partenaire de Crolles, ST Microelectronics. C'est comme ça, c'est son choix. Chaque époque a les montagnes et les cathédrales qu'elle mérite.

Cet art, quel est-il ? Les rescapés de l'enseignement de masse qui eurent la bonne fortune de faire du grec et du latin savent que la décadence du théâtre, d'Athènes à Rome, recouvre celle du texte tragique – Eschyle, Sophocle, Euripide - au profit de la mise en scène et des « effets spéciaux », grues, trappes, apparitions, disparitions, automates, etc. Décadence épinglée par la formule « *deus ex machina* », pour moquer ces dénouements faciles et miraculeux, au moyen d'un dieu descendu du ciel olympien à grands renforts de cordes et de poulies. Bref du spectacle de masse pour cette plèbe abêtie qui se presse aujourd'hui au Stade des Alpes et au multiplexe Chavant. Il vaut la peine de rappeler que le théâtre fut avec la guerre, le lieu d'invention des premières machines ; et aussi tout ce qui sépare la Grèce des poètes, mathématiciens et philosophes, des âpres rustaards romains, ingénieurs, techniciens, architectes. La technocratie dominante veut un art qui illustre son activité, ses capacités, ses innovations. Elle en a les moyens ; elle a ce qu'elle veut. Un art strictement décoratif et insignifiant, oscillant du gadget à l'effet spécial, tout au plus un art d'ambiance, du cadre et du mode de vie. Un art de technicien, éventuellement diplômé, opérateur musical professionnel, photographe hautement qualifié, plasticien Bac+5, mais n'ayant rien à dire, pas même l'idée qu'il pourrait y avoir quelque chose à dire ; la technique ayant vampirisé toute idée, tout discours autre que son auto-célébration en boucle. Un art stupide, acéphale, anti-politique, voué à l'ornement du fait accompli, de l'ordre établi, du monde tel qu'il va. C'est tout de même formidable ce qu'on arrive à faire, et comment on y arrive. Hypertrophie du comment et dérision du pourquoi qui ne trouble ni les « artistes », ni la bureaucrasse culturelle qui les gère, ni leurs commanditaires, au contraire, c'est le but visé. Et pour ce but on trouve toujours les exécutants, les techniciens artistiques compétents qui s'alimentent à parts égales de vanité, de veulerie et de vénalité. Et qui exécutent d'autant mieux, avec d'autant plus de consciencieuse servilité qu'ils guignent d'autres plans.

Ils l'ont voulu, ils l'ont mérité. Il ne reste plus en guise de conclusion qu'à graver au mur d'infamie quelques noms des crevards qui se vouent au service du technocrate et de ses néotechnologies.

Stéphane Babiaud, musicien-Ez3kiel  
Marie Bernanoce, maître de conférence en arts du spectacle et littérature  
Julie Bérés, metteur en scène- Cie les Cambrioleurs  
Roger Bernat, metteur en scène, FFF-Barcelone  
Annabelle Bonnéry, danseuse – Cie Lanabel  
Marie-Christine Bordeaux, enseignant chercheur – Institut de la Communication  
Vincent-Raphaël Carinola, compositeur  
Julien Castet, vidéaste - Coincoin Production  
Manuel Chabanis, danseur et chorégraphe – Cie Scalène  
Céline Champmartin, danseuse, chorégraphe  
Martine Chevalier-Bianco, plasticienne  
Jean-Paul Curnier, philosophe, écrivain  
Daniel Danis, auteur et metteur en scène  
Olivier Darné, plasticien, éleveur d'abeilles urbaines  
Emilie Darroux, coordinatrice Coincoin production  
Antoine Defoort, artiste – Cie L'L  
Youtci Erdos, danseuse, chorégraphe – Cie Scalène  
Thibault Fayner, auteur  
Mathieu Fays, musicien – Ez3kiel  
Julien Fournet, artiste- Cie L'L  
Philippe Giordani, comédien  
Joan Guillon, musicien –Ez3kiel  
Maxime Houot, artiste, Coincoin production  
Eric Margery, artiste  
Fabienne Martin-Juchat, professeur des universités – Grenoble3  
Meriem Menant, artiste clown- Cie La vache libre  
Adrien Mondot, artiste et informaticien  
Yann Nguema, musicien concepteur – Ez3kiel  
Jean-François Peyret, metteur en scène  
Gianni Ravelli, architecte, artiste lumière  
Vincent Roca, humoriste, chroniqueur  
Odile Tanton, artiste  
Bruno Thircuir, metteur en scène – La Fabrique des Petites Utopies  
Dominique Urschfeld, photographe.

A suivre (...)

**Pièces et Main d'œuvre**  
Grenoble, le 9 février 2011